

PREMIER DE L'ABONNEMENT  
Edition Quotidienne  
POUR LES ETATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ETRANGER... \$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30

Le Numéro Cinq sous

PREMIER DE L'ABONNEMENT  
Edition Hebdomadaire  
POUR LES ETATS-UNIS... \$2.00 \$1.00 \$0.50 \$0.25  
POUR L'ETRANGER... \$2.50 \$1.25 \$0.60 \$0.30

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 29 AVRIL 1910

83me Année

## Les Déboires d'un Héros.

Le commandant Persat, quand le général du Barail le rencontra en Algérie, vers 1839, était un homme terrible et singulier. Survivant des grandes guerres, passionné pour Napoléon au point de signer toutes ses lettres "Maurice Persat, décoré par l'Empereur," hâtant les Bourbons et les d'Orléans plus encore, libéral d'opinions, mais d'humeur jacobine, intolérant en politique, intolérable dans la vie privée, pour tant sensible à sa manière et dévot serviteur "du sexe", après le Petit Caporal il n'aimait que deux choses au monde : les coups de sabre et les couplets de Béranger. "Il n'était supportable, écrit un homme qui l'a connu, que lorsqu'il chargeait ou qu'il chantait des chansons du Caveau. "Au physique, il était bel homme, bien bâti, vigoureux, "une sorte de géant un peu épaissi par l'âge", avec un visage énergique et des yeux qui regardaient droit, bref un gaillard dont la physionomie réprimait, au premier coup d'œil, toute envie de le contredire.

Prudence justifiée, s'il en fut, car ses duels, à l'épée, au sabre, au pistolet, tournèrent mal pour ses adversaires. Nul n'était, d'ailleurs, à l'abri de ses provocations. A Oran, où, vers cette époque, il tenait garnison, il ne comptait guère qu'un ami, un adjudant-major du nom de Gély de Montclair, un vieux compagnon d'armes, dont il mettait souvent la patience à l'épreuve. Certain jour, Montclair n'y tint plus ; au cours d'une discussion, il envoya promener Persat en termes d'une concision militaire : "Je me f... de vous à pied comme à cheval." Bon, répliqua Persat, c'est à cheval, demain, que nous continuerons cette conversation." Tout O ran vint assister à cette rencontre épique, mais Persat fit preuve de clémence, et il passa toute sa colère sur le cheval de son antagoniste : d'un premier coup de sabre, il lui abattit une oreille ; d'un second, "il lui découpa une large escalope sur la croupe"; puis, à la troisième passe, d'un revers sur le bras, il fit tomber l'arme du cavalier. Après quoi, on emmena le cheval à l'infirmerie, et les deux combattants furent déjantés ensemble.

Tel est le personnage dont M. Gustave Schlumberger, poursuivant ses études sur les "Vieux soldats" de l'Empire, a eu la bonne fortune de dénicher à ses archives manuscrites, y'il offre aujourd'hui au public, en y joignant une substantielle notice. Il y a, nous dit-il, opéré quelques retranchements, car la plume de Persat est aussi tranchante que son sabre, et son humeur bilieuse lui a dicté, sur la plupart de ses contemporains, des jugements dénués d'indulgence. Je ne chicanerai pas l'éminent éditeur sur ces coupures très justifiées ; je regretterais plutôt qu'il n'en ait pas fait davantage ; tout n'est pas égal, en effet, dans ces curieuses souvenirs, et il s'y trouve des détails personnels qui n'ont peut-être pas pour la postérité tout l'intérêt qu'ils avaient pour le narrateur. Mais ces longueurs sont rares ; il reste, tout compte fait, nombre de pages fort attachantes, pleines de couleur et de relief, singulièrement évocatrices du type de ces pittoresques grognards, de ces surprénants "demi-soldes", qui furent la perpétuelle terreur des bons bourgeois de la Restauration. Balzac, s'il l'eût connu, eût adoré Persat, et il eût fait de lui un de ses immortels romans.

Maurice Persat, d'après son biographe, était le troisième de cinq frères, qui, tous, servirent comme volontaires dans l'armée impériale. L'un d'eux fut tué ; un autre, après de nombreuses aventures, fut l'un des faibles d'opinion qui pullulèrent après le retour des Bourbons et termina ses jours dans un cabanon d'aliénés. Quant à Maurice, il assista aux principales batailles, d'Austerlitz jusqu'à Waterloo, et s'y montra un soldat héroïque, ce qui n'était pas, en ce temps, un motif suffisant pour être remarqué. Il s'abîma, criait : "Vive l'Empereur !" gagnait un grade à chaque campagne et était parfaitement heu-

reux. La lance était son arme favorite ; il lui dut ses plus belles prouesses. Pendant la campagne de France, presque chaque jour il s'en allait, au front des escadrons ennemis, défer un coq, un ulhan, l'embrochant invariablement, rapportait au camp les trophées et recommandait le lendemain. Mais tout cela, je le répète, ne le distinguait guère de la foule de ses camarades. Son originalité commença à la chute de l'Empire. Congédié après Waterloo et retiré dans son village avec sa demi solde, Persat s'y rongeait d'ennui, quand il lut un beau jour, dans les colonnes du "Constitutionnel", les exploits de ce Bolivar, lequel, dans l'Amérique du Sud, prêchait l'insurrection contre les Espagnols et commandait aux Américains, il n'importe guère à Persat, mais on se battait quelque part et il fallait en être. D'ailleurs, Joseph Napoléon se trouvait aux Etats-Unis, où il préparait, disait-on, une grande expédition pour arracher l'Empereur de son rocher de Sainte-Hélène. Cette considération était déterminante. Persat réalisa quelques fonds et s'embarqua pour l'Amérique. La traversée fut rude ; on faillit faire naufrage ; les voiles furent emportées par un effroyable ouragan. Cramponné dans les bastingages, Persat chantait la "Marseillaise" ; le capitaine faisait chorus, et l'équipage reprenait le refrain. On attendit ainsi l'arrivée du navire sauveur, qui remorqua l'épave jusqu'au port de salut.

La commotion des désillusions. Joseph Napoléon, loin de songer à aucune entreprise, incite Persat à faire bourgeoisie de commerce. Bolivar, qu'il rejoint enfin, lui cause une égale déception : ses talents militaires sont nuls, sa bravoure contestable, son dessein très étonnant. L'armée est pitoyable ; il faut toute l'impéritie espagnole pour reculer devant de pareilles troupes. Mal nourri, peu payé, s'il eût vu pris part à deux ou trois affaires où la sottise du commandement exaspère l'homme qui a servi sous le conquérant de l'Europe, Persat, découragé, se rembarque et retourne en France.

Entre temps, il avait repris son existence errante, dont je m'essaierais à suivre pas à pas les capricieux détours. Il suffira d'en noter certains épisodes, comme son second voyage en Amérique, que l'on nommait alors les "Multipliateurs". Il s'enrôla même dans leurs rangs, et je n'en dirai pas plus long sur cette fugitive équipée, par crainte de scandaliser mes lecteurs... ou pour leur laisser le plaisir d'en chercher elles-mêmes les détails dans les pages éditées par M. Schlumberger. D'un caractère plus grave, l'expédition en Espagne, où le vieux soldat de l'Empire, dans sa haine des Bourbons, se laisse entraîner jusqu'à guerroyer un moment contre l'armée française, envoyée pour soutenir la cause du roi Ferdinand VII. Il est vrai que le bataillon où il prit du service pouvait lui donner l'illusion qu'il revivait les grands jours d'autrefois. Les réfugiés français qui formèrent cette légion avaient sorti de leurs armoires les glorieux uniformes qu'avaient tour à tour contemplés toutes les capitales de l'Europe. Sur les capotes de la vieille garde reluisaient les boutons décorés du chiffre impérial ; une "saie" énorme, surmontée du drapeau tricolore ; on ne regretta, dit Persat, que l'absence des "bonnets à poil". Sa légion marchait au combat au nom de Napoléon II.

Parmi cette petite troupe était un jeune Français, naguère encore lieutenant dans les armées de Louis XVIII, ayant donné sa démission afin de lutter en Espagne pour la cause libérale, et qui, du premier jour où il se rencontra, devint, de la part de Persat, l'objet d'un culte fanatique. "Quel génie ! Quelle âme ! s'écriait-il. Il y avait en lui du Bonaparte... Il faisait battre mon cœur, comme autrefois Napoléon le Grand, car il était pour la liberté ce que l'Empereur était pour la gloire !" Ce héros, alors

inconnu, n'était autre qu'Armand Carrel, qui préférait ainsi, par de hardis faits d'armes, à sa courte et brillante carrière de journaliste de combat. Cet enthousiasme de Persat ne se démentit pas, quand, la campagne terminée, il fallut retomber à l'existence bourgeoise. Les deux hommes demeurèrent en relations suivies, et ce fut un jour pour Persat le jour où Carrel, en avril 1835, au sortir de Sainte-Pélagie où il venait d'être emprisonné pour ses attaques contre Louis-Philippe, pria son ex-compagnon d'armes d'accepter la gérance du "National", la feuille, célèbre alors, dont il était rédacteur en chef. L'offre fut acceptée d'emblée, et voilà Persat journaliste, un journaliste, il est vrai, d'une nature spéciale, et qui se servait moins souvent de sa plume que de son épée.

Le seul épisode important de sa nouvelle carrière fut le duel, resté historique, de Carrel avec Girardin, duel où Persat fut le témoin du rédacteur du "National". Le récit qu'il en a tracé est d'un vif intérêt. On assiste avec lui aux préliminaires orageux de cette tragique rencontre. On voit Carrel s'y rendre avec l'âme agitée de lugubres pressentiments : "En entrant dans le bois de Vincennes, il me prit à l'écart et me pria de prendre son portefeuille, sa montre et les clefs de son cabinet particulier. Il était soucieux et pensif, ce qui m'engagea à lui faire des observations amicales. Alors, il me répondit avec calme : "Persat, vous m'avez vu en Espagne braver les balles et les boulets royaux ; soy z convaincu que je serai là comme à Barcelonne, à Matiero, à Lers, mais rappelez-vous que cette journée me sera funeste, car je vais me battre avec un bâton et un frapon. Ces gens-là ont toujours la main heureuse !"

Il y eut, sur le terrain même, une suprême tentative de conciliation, qui fut vaine. Les choses suivirent leur cours ; je laisse ici la parole à Persat : "Les pistolets furent chargés, et les distances marquées. Chacun des combattants avait la faculté de marcher dix pas, et devait s'arrêter à la ligne de démarcation, qui était de vingt pas... Au signal donné, Carrel franchit ses dix pas avec la tranquille assurance de l'homme vraiment brave, et il n'ajusta ce malheureux Girardin que lorsqu'il fut arrivé à la ligne marquée. Son adversaire fit le contraire, car, après n'avoir fait qu'un à droite sur place pour bien s'effacer, pendant que notre ami marchait, il tint constamment ajusté. Les deux coups partirent simultanément. Girardin eut l'impudence de dire : "Si je n'avais pas été blessé, je n'aurais pas fait feu". Carrel, atteint d'une balle dans l'aine, conserva son sang-froid. On le porta jusqu'à la place de Saint-Mandé ; là, il se rappela tout à coup le voisinage d'un ancien camarade, M. Peyra. "Portez-moi chez ce vieil ami, dit-il ; c'est un légitimiste, mais il me recevra bien". Ce fut là qu'il mourut, quarante-huit heures plus tard. Persat, fou de colère, provoqua Girardin pour venger son ami ; mais celui-ci déclina le cartel ; et le fougueux géant du "National", à la suite d'un article d'une violence inouïe, dont il fut rendu responsable, put réfléchir, trois mois durant, sous les verrous de "Pélagie", sur les inconvénients de ce qu'il nomme "la politique verbale", à laquelle, tout compte fait, il déclare hautement préférer "la politique armée".

Il reprit donc ses courses par le monde, à Athènes, à Corfou, à Patras, à Ancône, à Parme enfin, où il croisa l'ex-impératrice Marie-Louise, épouse indignée du héros défunt. "Je passai à trois pas d'elle, écrit-il, et j'eus assez de force d'âme pour ne pas lui donner un salut, auquel elle s'attendait pourtant, car ses yeux, fixés sur ma vieille croix de l'Empire, semblaient me dire : "Français, es-tu donc inexorable ?" Oui, Persat fut inexorable, et il se sentit fier de l'être ; et s'il est permis d'en sourire, on peut aussi, dans cette tenace rancune, trouver quelque chose de touchant.

"Le 6 novembre 1837, j'étais encore une fois dans mon village chéri, Ennezat, au sein de ma famille, qui me reçut avec joie pour la quinzième fois". Là, prennet fin les mémoires, mais non pas l'existence ni les aventures de Persat. Il reprit du service, et fit la guerre en Algérie sous le

drapeau de Louis-Philippe. Il eut un commandement dans l'île de Rachgoun, près Oran, et ce fut là qu'un beau matin de 1840, à lui tout seul et sans raison plausible, il déclara la République. Ce qui était parti huit ans trop tôt. Il ne mourut qu'au mois d'octobre 1853, à soixante dix ans révolus, après une vie plus active que remplie, plus généreuse qu'utile, dont le récit, tel qu'il nous l'a laissé, n'est pas sans inspirer quelques réflexions profitables. Les hommes de cette espèce, plus nombreux qu'on ne pense, ne sont-ils pas un argument pour ceux qui croient à l'utilité de la guerre ? Merveilleux instruments dans la main d'un Napoléon, ils n'ont point place dans le pacifique effroi de notre société moderne, et leurs énergies sans emploi deviennent par là même redoutables ; car les forces perdues sont souvent des forces inutilisées.

Mort du général Alexander Savannah, Ga., 25 avril.—Le général E. P. Alexander, un vétérinaire confédéré, et un écrivain de marque, est mort aujourd'hui à Savannah après une longue maladie.

Il y a un an le général Alexander avait été frappé d'une attaque de paralysie et depuis lors son état de santé avait toujours été des plus précaires.

Les obsèques du défunt général auront lieu à Augusta.

Le général E. Porter Alexander avait fait ses études militaires à l'Académie de West Point où il était sorti en 1857 avec son brevet d'officier. En 1858 il avait pris part à une expédition dans l'Utah, contre les indiens révoltés et avait ensuite rempli divers postes dans l'Ouest.

Au début de la guerre civile il envoya sa démission au département de la guerre et prit du service dans les rangs confédérés avec le grade de général de brigade.

Il était avec la division Longstreet à Appomattox lors de la capitulation de ce général.

Après la guerre il fut nommé professeur de mathématiques à l'Université de la Caroline du Sud, et plus tard remplit d'importantes fonctions dans diverses compagnies de chemins de fer, entra autres l'Union Pacific, dont

ARRIVÉE D'UN PRINCE IMPÉRIAL CHINOIS À WASHINGTON. Washington, 25 avril.—Son Altesse Impériale le prince Tsai Tao, frère du prince régent, oncle de l'empereur et chef d'état major de l'armée chinoise, qui fait le tour du monde chargé d'une mission spéciale par son gouvernement, est arrivé aujourd'hui à Washington.

Washington, 25 avril.—Son Altesse Impériale le prince Tsai Tao, frère du prince régent, oncle de l'empereur et chef d'état major de l'armée chinoise, qui fait le tour du monde chargé d'une mission spéciale par son gouvernement, est arrivé aujourd'hui à Washington.

Le prince Tsai Tao était attendu à la gare par le personnel de la légation, par M. Chander Hale, sous-secrétaire d'Etat, et par le capitaine Archibald W. Butt, aide de camp du président Taft, qui l'ont accompagné à son hôtel. Un escadron de cavalerie escorte l'automobile dans laquelle avaient pris place le prince Tsai et les personnages de sa suite.

Après avoir pris quelques minutes de repos à son hôtel, Tsai Tao s'est rendu à la Maison Blanche où il a été présenté au président Taft par le ministre de Chine.

Dans le courant de l'après-midi le distingué visiteur a fait une promenade en automobile aux environs de Washington, et dans la soirée a assisté à un grand dîner donné en son honneur à la Maison Blanche.

Demain, le secrétaire d'Etat Knox, offrira un déjeuner au prince Tsai qui s'embarquera ensuite sur le yacht présidentiel "Mayflower" pour visiter les rives du Potomac.

Samedi matin Tsai Tao visitera l'arsenal de la marine, et l'après-midi la Bibliothèque du Congrès et le Capitole. Samedi soir un grand banquet sera donné en son honneur à la légation de Chine.

Tsai Tao partira dimanche matin pour New York où l'embarquera le 5 mai à destination de Londres.

## DEPECHEES Télégraphiques

Arrivée de l'ex-président Roosevelt à Bruxelles.

Paris, 25 avril.—La visite de M. Roosevelt à Paris, au cours de laquelle il a été comblé d'honneurs, a pris fin aujourd'hui.

La Parade des Vétérans Confédérés Unis à Mobile.

Mobile, 25 avril.—En présence de la plus grande foule que l'on ait jamais vue à Mobile, ont défilé, aujourd'hui dans les rues décorées d'étamine et de drapeaux, et aux accords entraînants de Dixie, quinze mille vétérans de tous côtés.

LAZARD'S  
710 & 730  
Rue du Canal  
Quelques faits au sujet de nos  
Complets  
\$18, \$20 et  
\$25 de  
Printemps...

LES MEILLEURS PIANOS  
Vendus sur Paiements Faciles au  
Mois ou à la Semaine.  
Votre vieux piano pris en échange.  
GRUNEWALD  
MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE.  
735 RUE DU CANAL.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES  
123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.  
VOUS Y VERREZ LA PLUS BELLE EXPOSITION DE  
MEUBLES  
En ville dans la plus Grande Vitrine au Sud—  
124 pieds de long, remplie de Meubles de la  
Meilleure Qualité que nous vendons moins  
cher qu'en ne vous ferait payer ailleurs  
des marchandises inférieures. Nous  
pouvons meubler votre  
MAISON DE LA CAVE AU GRENIER  
Et Bien le Faire—Exactement comme vous  
le voulez.  
Francis and Paul Maestri Furniture Co.,  
123 & 150 REMPARTS ST. NEW ORLEANS, LA.  
Phone Main 243